

Entretien avec l'écrivain Bachir Mefti

Réalisé et traduit de l'arabe par Houda HAMDI

Le 07/08/2018

Né à Alger en 1969, Bachir Mefti est un écrivain algérien d'expression arabe qui a commencé à écrire au milieu des années 1980. Il a publié plusieurs romans et recueils de nouvelles. Son roman *Pantin de feu* a été nominé pour le prix du *Booker Arabe* 2012. Le travail de Mefti a été traduit en français et en anglais et ses écrits ont été publiés dans le numéro de printemps 2000 du magazine *Banipal* consacré à la littérature algérienne contemporaine.

Mefti a également publié des articles journalistiques et travaille à la télévision algérienne en tant que producteur de programmes culturels.

Houda HAMDI : Alger représente le cadre principal de la majorité de vos œuvres. Que représente cette ville pour vous ?

Bachir Mefti : Je suis né dans un quartier d'Alger, et cela a eu un grand effet sur moi. Autant j'aime cette grande ville coloniale, autant j'ai un sentiment d'aliénation envers elle. Oui d'aliénation, comme si j'étais en exile. Je n'avais pas ce sentiment quand j'étais enfant ou encore adolescent. Il est plutôt apparu au fil des lectures et à cause de l'amour que je porte à la littérature. Cet amour m'a fait sentir que j'étais en prison dans une ville qui fait vraiment mal, car elle ne ressemble pas à celles sur lesquelles beaucoup d'écrivains dont j'ai lu les œuvres ont écrit ... Elle n'est pas le Dublin de Joyce, la Lisbonne de Pessoa, la Bahia de Jorge Amado, le Brooklyn de Paul Auster, la Buenos Aires de Borges et Sabato, etc. Ces villes, que j'ai tant aimées dans les livres, sont des villes ouvertes, avec une grande diversité culturelle, ethnique et religieuse... Ce sont des villes ouvertes sur la vie et sur le pluralisme, et non sur l'unique. Bien sûr ceci est en partie dû à des considérations historiques. Alger n'était pas la notre auparavant ; nous l'avons prise aux français et elle est devenue en quelque sorte un butin de guerre, une ville pleine de fantômes. Cependant, c'est une ville de contradictions : c'est la ville du pouvoir, des pauvres et du peuple ; c'est une ville où l'on peut trouver une vie marginale, mais qui reste conservatrice et largement dominée par la religion et les mosquées ; c'est une ville à la fois francophone, arabophone, et berbérophone avec toutes ses variantes ; c'est une ville qui a vécu tant de conflits, de guerres, et de crises, tant d'épisodes qui restent gravés dans la mémoire des personnes et de l'écrivain même après leur disparition. C'est pour cela que la plupart de mes romans se déroulent dans la ville d'Alger ; c'est une ville habitée par l'histoire, les fantômes, les cauchemars, l'amour, la mort, Dieu et Satan...

HH : La figure de l'intellectuelle est une figure très présente dans vos romans : écrivain, journaliste, étudiant, etc. Cette présence est par ailleurs souvent associée à des fins tragiques. Est-ce une façon pour vous de dénoncer un certain 'échec' de l'intellectuel dans la société algérienne aujourd'hui ?

BM : Pour moi, la figure de l'intellectuel renvoie simplement à une personne capable de poser des questions à propos de la société, du pouvoir, et de la religion ; qui essaie de comprendre ce qui se passe tant sur le plan individuel que national. La présence de l'intellectuel dérange,

car en contradiction avec la société. Il exprime ce que j'ai déjà évoqué : ce sentiment d'aliénation en Algérie ; une aliénation qui résulte bien évidemment du perpétuel conflit entre modernité et tradition ; entre l'envie de l'intellectuel d'aller vers l'avenir et l'attachement de la société au passé. Ce conflit se manifeste plus chez l'intellectuel car la personne ordinaire ne pense pas forcément à ce type de contradictions, et ne vit donc pas ce genre de déchirure. Mais cet aspect 'intellectuel' se limite au protagoniste puisqu'il y a beaucoup de personnages dans mes romans qui appartiennent à différentes classes sociales. C'est le cas notamment dans mon roman *Pantin de feu* avec le père de Réda Chaouch qui travaille comme gardien de prison. C'est un personnage influant sur le protagoniste-narrateur. Plus encore, tout le roman est construit autour de l'idée de comment un fils essaye de ne pas devenir un geôlier comme son père, même si à la fin il finit par devenir le monstre qu'il a toujours rejeté... Par ailleurs, il est vrai que la plupart de mes histoires finissent tragiquement ou avec des échecs. Cela s'avère vrai d'autant plus que j'ai écrit pendant les années 90 là où la plupart des intellectuels étaient soit assassinés soit contraints à l'exile, et n'avaient aucune influence sur les événements. Cela m'intéresse aussi de ne pas considérer l'intellectuel comme figure parfaite ; comme s'il était un prophète salvateur. Il est aussi plein de contradictions et de conflits, et parfois il est encore plus difforme que les autres.

HH : Vous semblez toujours vouloir explorer le côté maléfique de vos protagonistes, et les frontières entre le bien et le mal s'avèrent souvent confuses. Que représente pour vous la notion de « héros » dans la société actuelle ?

BM : S'il y a quelque chose de beau en littérature, c'est qu'elle peut dévoiler ce qui se cache derrière l'image de l'ange : est-ce son opposé le démon ? Est-ce que le démon est forcément le mauvais ange. Cela me plaît que la littérature puisse poser ce genre de questions : ce que les gens considèrent comme bien, peut être vu à travers la littérature comme mal. Dans les années 70, le réalisme socialiste a dominé le champ littéraire : on peut trouver le héros positif chez des écrivains réalistes tels que Tahar Ouetta et Benhadouga. Je n'ai jamais été convaincu par ce type de littérature, et j'ai appris de mes écrivains favoris tels que Dostoïevski, Gogol, ou même Gorky, un auteur que j'affectionne particulièrement. Même si on a essayé de l'associer à la littérature idéologique, Gorky est resté profondément attaché au patrimoine littéraire Russe d'avant la Révolution Bolchevique, tout comme Boulgakov. Quand vous lisez son célèbre roman *Le Maître et Marguerite*, vous y trouvez l'esprit de Dostoïevski ; cet esprit qui questionne et refuse de voir le bien d'un côté et le mal de l'autre. La violence que j'ai abordé dans mes romans est liée aux événements tragiques que j'ai vécus en Algérie pendant la Décennie Noire. La violence incitait certainement à poser des questions autour du mal ! Pourquoi, chez l'Homme, le mal l'emporte sur le bien ? Pourquoi, alors même que c'est le bien qu'on souhaite, c'est le mal qu'on vit ? Cela ne nie pas l'idée du bien, ni son existence, mais au même temps pose la question suivante : est-ce qu'on est bon seulement lorsqu'on est faible ? Est-ce que le bien est lié à la faiblesse et le mal à la force ? Des questions auxquelles je n'ai pas de réponses catégoriques, mais qui animent ma passion pour ce dialogue entre la philosophie et le roman. J'aime la définition que Ernesto Sabato donne à ce genre littéraire : « un poème métaphysique ».

HH : Le narrateur à la première personne est la voix dominante dans vos œuvres ; cela même lorsqu'il s'agit de roman qui relate la vie de plusieurs personnages tel que Ashbah. Pouvez-vous nous dire plus sur le choix de ce mode narratif.

BM : Ce choix est très lié à mes lectures littéraires. Je pense avoir toujours aimé les romans dans lesquels le narrateur raconte directement, comme s'il racontait sa propre histoire, sa biographie. Je trouve que ce type de romans est irrésistiblement attractif, au point que je n'aime pas lire des romans qui emploient un autre type de narration. De plus, j'aime quand ce type de narration crée chez le lecteur une confusion entre le réel et le fictif. Beaucoup de lecteurs sont confus et considèrent mes écrits comme étant mon histoire, ma biographie, ou encore comme étant des histoires véridiques. Par exemple, dans *Pantain de feu*, j'ai adopté la technique du roman dans le roman. Le premier chapitre intitulé « le romancier » parle d'un personnage à qui on envoie le manuscrit d'un roman. Le second chapitre est le manuscrit. C'était un jeu amusant pour moi, mais j'étais étonné de voir que la plupart de ceux qui ont lu le roman ont cru que j'ai mis la main sur un manuscrit d'un roman et que je l'ai publié en mon nom ! Ça m'a amusé et satisfait à la fois. J'ai adopté le même procédé dans la nouvelle intitulée « Cartes pour le désir de la nuit » racontée à travers la voix d'une femme nommée Lilia Ayach. Certains se sont demandés comment un homme peut-il parler au nom d'une femme ; comment peut-il se mettre dans sa peau ?! Ils oublient que depuis que Kafka a métamorphosé Gregor en un insecte, et plus loin encore, depuis qu'Apulée a métamorphosé Lucius en âne, tout est possible en littérature.

HH : Vos textes explorent souvent les zones d'ombres de l'histoire de l'Algérie. Quel rapport pour vous entre l'histoire et la littérature surtout par rapport au contexte algérien qui est souvent marqué par les non-dits, les interdits, et les tabous ? Quelle place pour la littérature dans un tel contexte ?

BM : Le roman tend à réviser les certitudes de l'Histoire, c'est à dire à réviser ce qui est présenté comme Histoire officielle. Le but n'est certainement pas de douter de tout, mais plutôt de poser des questions sur ce qui nous a été présenté comme vérité absolue. Bien évidemment, quand un romancier écrit l'Histoire, il l'écrit avec une distance temporelle, en réalisant qu'il y a des contextes historiques qui ont imposé leurs choix et leurs histoires, et que le but n'est pas de juger mais de réviser, de reconstruire l'Histoire d'un point de vue différent afin que le lecteur puisse avoir un angle de vue 'autre'. Malgré ça, je considère l'Histoire comme un simple cadre historique indispensable pour parler de l'Algérie d'aujourd'hui, car à mon avis beaucoup de problèmes sont liés au passé proche ou éloigné. Etant donné que l'institution officielle ne permet toujours pas l'écriture de l'Histoire d'une façon objective, le romancier produit un contre-discours par rapport à l'Histoire officielle en inscrivant son côté tu et marginalisé.

HH : Bien que vos romans soient profondément ancrés dans l'histoire et les réalités sociales et politiques du pays, il y a souvent une dimension 'fantastique' qui donne parfois une atmosphère onirique à vos textes. Comment expliquez vous ce choix ?

BM : J'ai toujours eu envie de casser les règles établies du roman. Au début, j'ai essayé d'écrire un roman pluriel où la réalité s'entremêle au rêve et au cauchemar, où la narration réaliste se conjugue avec le monologue, et où la philosophie dialogue avec la vie, la poésie, le soufisme et le fantastique. Mais j'avoue que la réalité violente du pays a freiné mon aventure esthétique romanesque et l'a collée plus à la réalité. Par ailleurs, c'est vrai qu'il y a des sujets centraux dans mes romans tels que l'amour et la mort, le conflit entre l'individu et la société. Il est aussi à noter que la métaphysique comme problématique est fortement présente dans un environnement marqué par la religion et par un constant conflit entre le Soi et l'Autre, par l'invasion de la modernisation, et par le traditionalisme et l'intégrisme comme modes de

résistance. Au final, tout cela rend le roman réaliste toute en étant habité parfois par la poésie, l'amour et le corps.

HH : Ashbah El Madina el Maktoula (2012) est un roman qui reprend certains éléments de votre vie. Est-ce une volonté de votre part d'écrire une auto-fiction ?

BM : La seule chose qui a un rapport direct avec moi est l'attentat terroriste qui a eu lieu à la Rue Amirouche. J'étais par hasard dans les environs, et j'ai été témoin de l'événement et de ses victimes. Cet attentat m'a vraiment bouleversé et il est resté gravé en moi. Je ne pensais pas alors que j'allais écrire sur cette expérience jusqu'au jour où j'ai regardé un reportage sur une chaîne française qui revenait sur cet incident tragique. J'ai ensuite parlé avec certains survivants ; des miraculés qui ont gardé de graves séquelles tant physiques que morales. Cela a fait naître en moi une forte envie d'écrire sur le sujet à travers un groupe de personnages dont le terroriste qui va se faire exploser. Des personnages qui meurent dans l'attentat et dont je voulais imaginer les histoires, ainsi que les trajectoires qui les ont mené à cet instant tragique. Bien évidemment, il y a certains souvenirs d'enfance dans les quartiers algérois, mais en général la grande partie reste fictive.